Dominique WOLTON, *L'autre mondialisation*

Paris, Flammarion, 2003, 212 p.

Stéphanie Hurez

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7170>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.7170

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2004

ISBN : 978-2-86480-838-1

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Stéphanie Hurez, « Dominique WOLTON, *L'autre mondialisation* », *Questions de communication* [En ligne], 5 | 2004, mis en ligne le 19 juillet 2013, consulté le 31 décembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7170> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.7170>

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

rait des capacités cognitives qui peuvent entrer dans le champ d'une évaluation en termes de savoir-être. Mais, au-delà d'une problématique d'évaluation, on comprendra tout l'intérêt d'une formation de ce type en rapport avec le monde du travail, dans la mesure où ces capacités cognitives sont mises au service de la flexibilité, de la gestion de soi, c'est-à-dire au service de la constitution d'un modèle de salarié compatible avec les conditions actuelles de la mise au travail.

À partir de là, on peut s'interroger sur le rapport de l'anthropologie de la communication à une quelconque résistance. En définitive, loin d'être un vecteur de résistance, il se pourrait au contraire que l'anthropologie de la communication, telle qu'elle est décrite dans cet ouvrage, puisse être, dans sa finalité pédagogique rapportée au travail, la matière en sciences sociales dont Bologne a besoin pour lier de façon positive l'Université à l'Entreprise. Par sa visée transformatrice des individus, elle contribuerait à assurer ce passage de l'Université au marché du travail ; il s'agit de construire non l'*homo academicus* mais l'étudiant employable, c'est-à-dire – pour reprendre quelques-uns des attendus des organisations aujourd'hui – « flexible », « capable de se gérer de manière autonome » dans de « multiples situations de la vie professionnelle ».

Pour lier l'anthropologie de la communication à un acte de résistance, l'argumentaire d'Yves Winkin relève à notre avis du paralogisme : l'agenda de Bologne ouvre la voie à une « PNLisation » des SIC ; l'anthropologie de la communication est à l'opposé de cette « PNLisation » ; donc elle est aux antipodes de Bologne ; donc elle relève d'un acte de résistance. Il n'en est rien. Ceci ne saurait pour autant remettre en question l'intérêt de cette discipline, sur le plan heuristique ou pratique, et ce qu'elle peut apporter aux étudiants pour appréhender le monde. Pour autant, il n'est pas certain, qu'« acquérir une formation en anthropologie de la communication, c'est se donner les moyens de devenir citoyen du monde » (p. 83). Tout au moins si l'on entend par citoyenneté un rapport au monde sous-tendu par une conscience politique. Ce qui

manque justement à cette anthropologie de la communication, c'est un point de vue sur le monde à partir duquel puisse s'élaborer une citoyenneté. Le monde présenté par Yves Winkin est un monde sans conflit, sans rapport de force, sans social. Il s'agit d'un monde à « embrasser » (p. 65), non d'un monde à discuter, à critiquer, à transformer. En cela, il y a dans ce texte une sous-utilisation de la pensée de Pierre Bourdieu, pourtant cité à maintes reprises. Sans doute une présentation de l'anthropologie de la communication comme lieu de résistance aurait-elle gagné à se nourrir de cette pensée critique.

Thomas Heller

Lille 1

GERICO, Lille 3

Dominique WOLTON, *L'autre mondialisation*.

Paris, Flammarion, 2003, 212 p.

Dans son dernier ouvrage, Dominique Wolton présente un véritable plaidoyer pour la cohabitation culturelle. Ses recherches récentes sur la communication politique entre la Polynésie française et la métropole, puis sur l'impact qualitatif de la politique des nouvelles technologies dans les départements d'outre-mer, lui ont permis, à l'aube du XXI^e siècle, de reconsidérer les concepts d'identité, de culture et de communication. Son livre s'organise autour de cinq chapitres – chacun étant suivi de nombreuses indications bibliographiques permettant de prolonger le débat – qui aboutissent sur des propositions d'actions parfois surprenantes.

En spécifiant d'entrée de jeu que les tenants et aboutissants de son ouvrage sont de « penser les conditions de la mondialisation de l'information et de la communication afin que cette dernière ne devienne pas une sorte de bombe à retardement » (p. 10), l'auteur parvient à considérer l'information, la communication et la culture comme des valeurs de progrès et d'émancipation, mais aussi comme des dérives possibles d'un futur incertain. Ces trois notions peuvent s'inscrire soit dans ce qu'il nomme la « dimension fonctionnelle » qui « renvoie tout simplement au fait que, dans la société, tout s'échange », soit dans la « dimension normative » qui « renvoie à un idéal, à l'idée de partage, de compréhension »

(p. 27). Il tente alors de prouver la nécessité d'organiser une cohabitation culturelle dans le respect des identités, en vue d'« assurer un minimum de compréhension mutuelle pour amortir les effets de la mondialisation » (p. 48) puisque, si elle casse les distances, elle ne génère pas plus de proximité. En ce sens, il fustige l'idéologie du « village global » qui semble empêcher toute réflexion sur les rapprochements culturels et qui favoriserait les conflits dans notre société, en nous faisant remarquer que la mondialisation de la communication conduit à renforcer le lien entre culture et communication et à faire émerger « une nouvelle problématique de l'identité culturelle collective » (p. 56).

Parce qu'il est urgent de repenser la communication en stimulant la diversité et en ouvrant de nouvelles fenêtres sur la réalité de « l'Autre », Dominique Wolton montre bien que le défi culturel de la mondialisation consiste à valoriser le statut de la politique pour éviter les dérives communautaristes. À cet égard, il souligne la nécessité de consolider les institutions au niveau international, ce qui suppose un renforcement des États nations et de l'Organisation des Nations Unies. Toutefois, « la diversité culturelle n'a pas le même sens selon que le mot est véhiculé par les industries culturelles mondiales ou qu'il est revendiqué comme enjeu politique nouveau » (p. 92). Le problème que pose la cohabitation culturelle est de savoir comment l'on pourrait passer d'une « identité-refuge » – qui, contre trop d'ouverture et de perte des repères, peut conduire à une identité culturelle agressive – à une « identité-relationnelle » – présageant l'existence d'un projet politique qui dépasse les différentes problématiques culturelles et identitaires –, l'idéal étant qu'elle privilégie cette dernière.

Selon l'auteur, la France aborde le multiculturalisme conformément à trois logiques indisociables : d'abord « son lien à la coopération pour les anciennes colonies, ensuite son lien actuel aux dix communautés des DOM et des TOM, enfin son lien à la francophonie » (p. 122) ; sans cela, elle ne pourrait, semble-t-il, pas vivre pleinement sa diversité culturelle et éviter l'eurocentrisme. Se pose alors la question de l'indépendance. Mais, pour Dominique Wolton, si « hier, l'indépendance était la condition de l'identité culturelle, demain, dans

un monde globalisé, l'autonomie [...] peut davantage garantir l'identité culturelle [...] [parce qu'elle] permet un meilleur retour sur l'histoire que l'indépendance, et surtout garantit un avenir moins instable » (p. 126). Par ailleurs, il affirme que la France se détournerait de ses racines mondiales pour se replier sur l'Europe et que, de fait, l'absence de valorisation de cette réalité illustre l'absence de réflexion sur les nouveaux enjeux de la cohabitation culturelle qui est masquée par la problématique de gestion des flux migratoires.

En montrant l'importance de construire le multiculturalisme par cette « autre mondialisation » qui, rappelons-le, concerne la cohabitation culturelle au plan mondial pour penser les relations du « triangle infernal » (identité, culture, communication), Dominique Wolton parvient à dresser une sorte d'état des lieux qui laisse beaucoup de questions en suspens et de « chantiers » à bâtir. Cependant, en véritable défenseur de « l'exception culturelle », et donc d'un certain nationalisme, il prône la nécessité de penser la cohabitation culturelle au niveau international pour préserver la pluralité des représentations du monde, tout en démontrant que l'Europe doit davantage se distinguer du modèle culturel américain. Au-delà de ce paradoxe, sa réflexion – bien ancrée dans des réalités parfois difficiles à avouer – dévoile combien il est urgent de réexaminer l'universalisme, sans quoi, la paix serait directement menacée.

Stéphanie Hurez
CREM, université de Metz